

Avant-propos

François Ouellet
Université Laval

La Littérature franco-ontarienne : Enjeux esthétiques réunit les actes du colloque éponyme qui s'est tenu à l'Université McGill le 17 mai 1996 dans le cadre du 64^e congrès de l'Acfas. Les discussions qui ont mené à l'élaboration de la problématique du colloque s'inspiraient de la réflexion de François Paré dans *Les Littératures de l'exiguité*. François Paré, on le sait, revendiquait un nouveau langage critique qui ne soit pas garant de l'oppression¹ et une place de choix pour les littératures de l'exiguité dans le champ des études littéraires :

Pour moi, l'avenir de la Littérature, utilisation des langues humaines à des fins esthétiques, dépend du maintien et de la promotion de la diversité radicale. Il existe *des* littératures, et la question de leur inscription et de leur survie dans l'histoire est radicalement ouverte. Je ne crois pas, comme on le souhaite souvent dans les cultures minoritaires, qu'il faille abstraire ces littératures des mécanismes de l'enseignement et de la recherche. Au contraire, l'enseignement universitaire, s'il veut y comprendre quelque chose, doit accueillir et fouiller le microscopique, et dénoncer les stratégies de simplification et d'infériorisation qui réduisent et appauvrissent à outrance les *petites* littératures².

AVANT-PROPOS

Pour Lucie Hotte et moi, il était clair qu'il fallait non seulement ouvrir les limites de l'espace marginal à laquelle la littérature franco-ontarienne a été réduite jusqu'à présent, mais aussi aller bien au-delà d'un langage critique que l'Institution accueillerait comme caution de la problématique sociopolitique de l'exiguïté; car reconnaître à la littérature franco-ontarienne sa «réinterprétation du manque, de la privation de l'Être³», c'est, somme toute, encore la réduire à l'exiguïté. Il nous semblait donc que la façon la plus sûre de faire accéder (timidement sans doute, mais il faut bien un commencement) la littérature franco-ontarienne au rang des discours du savoir était d'évacuer toute référence à la dimension identitaire dans laquelle les œuvres ont été produites, donc de lire les œuvres pour leurs qualités proprement formelles, ou si l'on préfère, selon le projet esthétique plus ou moins avoué des auteurs, qui sont autre chose que des sensibilités à refléter la réalité. À tout le moins, il s'agissait pour nous de relier la problématique identitaire à l'enjeu esthétique dont elle participait.

C'est donc dans cette optique d'un nouveau regard que nous avons défini le projet du colloque, voulant dépasser résolument l'inscription identitaire dans l'espace socioculturel à laquelle s'est à peu près exclusivement intéressé le discours critique depuis les premiers textes sudburois au début des années 70. Il revenait à François Paré d'ouvrir le colloque. Nous tenons à le remercier tout spécialement pour sa participation chaleureuse, sans laquelle notre entreprise n'aurait pas reçu sa pleine crédibilité. Notre problématique excédait le discours de l'exiguïté auquel nous étions toutefois redevables. C'est précisément la possibilité du renouvellement qui fait l'objet de la réflexion que propose François Paré. Il s'interroge ici sur la notion de rupture, d'abord dans le discours critique, ensuite dans deux œuvres dramatiques récentes, *French Town* de Michel Ouellette et *Duos pour voix humaines* de Pierre Rodier et Marie-Thé Morin. Dans cette veine, l'étude linguistique d'Elizabeth Lasserre sur la poésie de Patrice Desbiens montre qu'il peut être difficile d'exclure la question identitaire de l'œuvre d'un auteur qui a fait le pari de la marginalité au détriment de toute forme littéraire institutionnelle. Les autres textes écartent toute référence au contexte sociopolitique, sinon pour subordonner

ce contexte au projet esthétique. Lucie Hotte analyse le mode d'inscription de l'écriture et de la lecture dans *La Bagarre* et *Le Semestre* de Gérard Bessette afin de dégager, dans le cadre métafictionnel, les conventions esthétiques privilégiées. Stéphane Gauthier Rocheleau s'attaque à la structure complexe de *La Prison rose bonbon* de Raymond Quatorze en montrant comment le récit s'organise autour d'éléments mythiques et symboliques inspirés du christianisme et de la tradition hermétique. Marie-Chantal Killeen relève les diverses métaphores scripturaires et stratégies discursives qui permettent à la narratrice écrivaine de *L'Homme-papier* de Marguerite Andersen de colmater la fissure creusée entre soi et l'autre, corps masculin palimpseste ou tatoué, selon les besoins de l'entreprise. Pour ma part, je retrace l'évolution de la figure paternelle dans l'ensemble de l'œuvre de Daniel Poliquin, faisant de cette figure le pivot du projet esthétique, alors que Marc Vachon, essentiellement à partir de *Visions de Jude*, montre comment la représentation romanesque de la ville d'Ottawa permet de retracer la mémoire urbaine, plus précisément celle des espaces privés et publics de la vie quotidienne de la minorité francophone.

Autant de pistes de lecture qui contribueront, nous l'espérons, au renouvellement critique dont la littérature franco-ontarienne a besoin, et que François Paré a récemment tracé dans un article sur Andrée Christensen et, dans une moindre mesure, dans des articles sur Paul Savoie et Daniel Poliquin, publiés dans *Théories de la fragilité*.

Notes _____

1. «Le temps est-il venu de créer un langage et une fonction critiques qui ne soient plus (est-ce seulement possible? Je n'en sais rien) garants de l'oppression? [...] Chose certaine, il faut avoir le goût, ces jours-ci, et le courage d'imaginer que le discours du savoir sur la littérature soit autre» (*Les Littératures de l'exiguïté*, Ottawa, Le Nordir, 1992, p. 154).
2. *Ibid.*, p. 84.
3. *Ibid.*, p. 158.